

---

Lyberatos (Andreas K.), *Oikonomia, politiki kai ethniki ideologia. I diamorfosi ton ethnikon kommaton sti Filippoupoli tou 19ou aiona* [Économie, politique et idéologie nationale. La formation des partis nationaux à Plovdiv au XIX<sup>ème</sup> siècle]

Irakleio : Presses Universitaires de Crète, 2009, 579 p.

Katerina Seraïdari

---



Éditeur

Association française d'études sur les Balkans (Afebalk)

Édition électronique

URL : <http://balkanologie.revues.org/2151>

ISSN : 1965-0582

Référence électronique

Katerina Seraïdari, « Lyberatos (Andreas K.), *Oikonomia, politiki kai ethniki ideologia. I diamorfosi ton ethnikon kommaton sti Filippoupoli tou 19ou aiona* [Économie, politique et idéologie nationale. La formation des partis nationaux à Plovdiv au XIX<sup>ème</sup> siècle] », *Balkanologie* [En ligne], Vol. XII, n° 1 | mars 2010, mis en ligne le 02 avril 2010, consulté le 02 octobre 2016. URL : <http://balkanologie.revues.org/2151>

---

Ce document a été généré automatiquement le 2 octobre 2016.

© Tous droits réservés

---

*Lyberatos (Andreas K.), Oikonomia,  
politiki kai ethniki ideologia. I  
diamorfosi ton ethnikon kommaton  
sti Filippoupoli tou 19ou aiona  
[Économie, politique et idéologie  
nationale. La formation des partis  
nationaux à Plovdiv au XIX<sup>ème</sup> siècle]*

Irakleio : Presses Universitaires de Crète, 2009, 579 p.

Katerina Seraïdari

---

## RÉFÉRENCE

Andreas K. Lyberatos, *Oikonomia, politiki kai ethniki ideologia. I diamorfosi ton ethnikon kommaton sti Filippoupoli tou 19ou aiona*, Irakleio : Presses Universitaires de Crète, 2009, 579 p.

- 1 Exploitant une bibliographie en cinq langues (bulgare, grec, turc, anglais et français) et une masse importante d'archives, ce livre offre un nouveau regard sur les facteurs économiques, politiques et idéologiques qui ont marqué la transition de la société locale de Plovdiv vers la modernité et l'éveil des rivalités nationalistes. La première partie du livre examine la position géographique privilégiée de cette ville, définie par la riche production agricole de la plaine environnante, et qui a dû son épanouissement à la proximité avec d'importantes routes commerciales et militaires. Néanmoins, le commerce de Plovdiv est resté limité jusqu'au XVII<sup>ème</sup> siècle ; à partir de cette période, la tendance

s'inverse et des communautés de marchands (arméniens, juifs et orthodoxes – c'est-à-dire Grecs, Valaques, Slaves ou Albanais) contribuent de manière dynamique à l'essor du commerce. Ce développement, qui fera de Plovdiv un des plus grands centres commerciaux et artisanaux de la partie européenne de l'Empire à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, est lié à l'affaiblissement graduel du pouvoir central ottoman et à l'incorporation de l'Empire dans le système économique mondial (p. 45). L'auteur insiste, d'une part, sur l'apparition d'élites locales qui appartiennent à différents *millets* au cours du 18<sup>e</sup> siècle et, d'autre part, sur la consolidation des confréries de métiers (*esnaf*) – bien que pendant la décennie 1765-1775 ces confréries connaissent une crise considérable qui conduit à une réforme de leur mode de fonctionnement. Au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, les confréries acquièrent le contrôle de l'administration de la communauté orthodoxe de Plovdiv, entrant ainsi ouvertement en conflit avec les notables (*çelebi*), qui asseyaient leur pouvoir sur le commerce, et qui commencent dès lors à s'affaiblir en tant que classe sociale (p.88). Entre 1815 et 1818, les confréries, avec le soutien des artisans ruraux, arrivent à miner l'autorité de ce groupe "aristocratique". Ces confréries sont ouvertes tant vers "le haut" que vers "le bas" et fonctionnent comme des espaces sociaux de transition, en facilitant l'ascension sociale de leurs dirigeants (p. 322) et la production des nouveaux notables.

- 2 Tout au long du XVIII<sup>ème</sup> siècle et jusqu'à la première moitié du XIX<sup>ème</sup>, le commerce de Plovdiv est orienté vers l'Europe centrale et les Principautés de Moldavie et Valachie, d'une part, et vers l'Asie Mineure, les éparchies arabes et jusqu'en Inde, d'autre part. L'auteur associe ce développement à la production artisanale et proto-industrielle de laine au niveau local, qui coïncide avec le déclin de l'artisanat du tissu des Juifs de Salonique depuis la fin du XVI<sup>ème</sup> siècle. Durant la période de "décentralisation" (1780-1810), le climat d'insécurité qui règne dans les campagnes et la montée du banditisme poussent les ruraux des alentours à trouver refuge à Plovdiv, provoquant ainsi des vagues de migration interne. Cet exode rural a été interprété par l'historiographie bulgare comme un des facteurs qui a amené à la « bulgarisation » des couches urbaines, qui avaient jusque-là une culture grecque (p. 57). Mais Lyberatos montre bien comment ce processus fut beaucoup plus complexe. Par exemple, il rappelle constamment au lecteur que quand les textes parlent de "Grecs", cette appellation désigne non un groupe avec une conscience nationale définie, mais tous les marchands orthodoxes qui utilisent la langue grec comme *lingua franca* pour leurs transactions (le grec étant également la langue de l'administration ecclésiastique orthodoxe). À Plovdiv, les hommes parlaient bulgare en ville, mais grec à la maison ; toute la correspondance commerciale et personnelle était d'ailleurs écrite en grec.
- 3 C'est la fin du protectionnisme étatique et la libération des exportations en 1833 qui a ouvert le chemin à une relation plus étroite entre l'économie agricole de la région et les marchés européens. Les réformes ottomanes des Tanzimat (première phase : 1839-1856, seconde phase : 1856-1876) changent la donne, en contribuant au déplacement du centre de gravité de Plovdiv vers différents centres provinciaux, qui connaissent alors une « véritable explosion proto-industrielle » (p. 144). Certaines communes montagnardes acquièrent ainsi la taille d'une ville – d'où la "renaissance bulgare" (*vazrazdane*) partira –, et les possibilités pour une ascension sociale rapide, en l'espace d'une génération, se multiplient. Ces tendances centrifuges renforcent l'importance des confréries : « Si aux débuts du siècle le parcours type d'un artisan bulgare en ascension [...] a été la descente à Plovdiv et son intégration graduelle aux structures des confréries locales et à la culture hellénisante de la ville, au milieu du siècle le parcours type devient l'émigration

saisonnière et plus tard l'établissement à Istanbul, qui devient depuis la décennie 1840 le centre de la Renaissance Bulgare » (pp. 155-156).

- 4 Après nous avoir présenté le contexte socio-économique, Lyberatos dédie la seconde partie de son livre à l'analyse des parcours des membres de deux grandes familles, qui ont été en tête de la communauté orthodoxe de Plovdiv avant de se diviser en représentants rivaux des partis grec et bulgare. La famille Čalākov représente une "aristocratie" d'éleveurs de moutons, dénommée *corbadzi* : le pouvoir central ottoman confiait à ces notables la collection des impôts sur les moutons (*beglik*), dont une partie importante était recueillie en nature et non en argent afin d'approvisionner l'armée. L'organisation du travail se faisait sur une base patriarcale et familiale, chaque membre ayant sa part aux bénéfices et aux pertes. Ce « réseau de pouvoir semi-étatique » est devenu un lieu important pour l'affirmation de la conscience nationale bulgare (p. 193), même si les Čalākov avaient une culture grecque. Dans ce cas, l'ascension sociale des Čalākov n'est pas liée aux structures de l'économie urbaine, mais à des réseaux qui dépassent le cadre local (p. 196). Pour imposer son hégémonie à Plovdiv, la famille de Čalākov a suivi des stratégies claires : d'une part, l'investissement d'importants capitaux dans les établissements communautaires (écoles et églises) ; d'autre part, l'établissement de relations avec l'institution ecclésiastique orthodoxe. Lyberatos examine avec beaucoup de subtilité la première génération de Čalākov (1820-1840), où l'idée selon laquelle la langue grecque est nécessaire aux Bulgares pour accéder à la culture européenne est dominante : ces personnes, « sans nier leur spécificité bulgare, sont comme des ponts entre les deux cultures, se donnant le rôle de représentant de la population bulgare, dans une direction pourtant de modernisation qui ne met pas en question la distinction existante entre basse culture (bulgare) et haute culture (grecque) » (p. 222).
- 5 La deuxième famille examinée est celle des Gümüsgerdan, et illustre le cas de la genèse de l'entrepreneur capitaliste du sein des confréries. Les Gümüsgerdan ont joué un rôle dans le changement de la production rurale, en transformant progressivement les producteurs pomaques et bulgares des Rhodopes centrales en ouvriers salariés et en établissant des relations d'exploitation proto-capitalistes (*putting out system*). Leur action échappe au contrôle des confréries et répond aux besoins du pouvoir central ottoman en vêtements de laine destinés à la nouvelle armée régulière. La famille développe ainsi des relations privilégiées avec la bureaucratie militaire ottomane, et suit des stratégies de monopole concernant la production de la matière première et sa distribution. Lyberatos analyse de manière exemplaire le capital symbolique que cette famille a accumulé, sa réputation lui permettant d'attirer et de gérer des capitaux et des crédits bien supérieurs à sa réelle puissance économique (p.273-274).
- 6 Ces deux grandes familles, dont certains membres ont été unis par le mariage, avaient les mêmes ambitions : fonctionner comme des ponts entre les sociétés locales et le pouvoir central ottoman, en consolidant leur hégémonie avec le soutien de ce dernier. Lors du conflit intracommunautaire qui commence à se manifester dès la décennie de 1840, ils vont pourtant adopter des positions différentes, les Čalākov soutenant le parti bulgare et les Gümüsgerdan le parti grec. Dans la troisième partie, Lyberatos examine les tensions qui ont divisé clercs et laïcs, dans un premier temps autour de l'évêque de Plovdiv, Nikiforos (1824-1850), soutenu par les Čalākov contre les attaques orchestrées par certains membres de la famille Gümüsgerdan ; et, dans un deuxième temps, autour de l'évêque Chrysanthos (1851-1857). Le mécontentement rural et les résistances sociales aux impôts ecclésiastiques alimentent ces querelles. Dans ce contexte, « le soutien au

modèle d'identification bulgare établit un nouveau cadre de légitimation pour les revendications sociales du monde rural » (p. 431).

- 7 Lyberatos analyse de manière rigoureuse les discours opposés des intellectuels grecs (qui présentent la langue grecque comme un moyen d'anoblissement moral et se réfèrent de plus en plus à l'État grec) et des intellectuels bulgares (orientés vers le panslavisme russophile). Ces deux groupes s'affrontent sur la question de l'enseignement de la langue bulgare dans les écoles et les églises de la communauté orthodoxe de Plovdiv. Des articles de presse rendent ces confrontations publiques et annoncent le début « d'une guerre de culture » (p. 394). Si la guerre de Crimée (1853-1856) facilite le retour temporaire sur la scène de l'ancienne "aristocratie" et le bref apaisement des tensions entre les deux communautés, l'année 1857 est cruciale : l'évêque Chrysanthos et ses conseillers essayent d'exploiter le sentiment de crainte que les Russes inspirent aux Ottomans, ce qui provoque la colère du parti bulgare qui organise une large campagne pour destituer l'évêque, l'accusant d'abus financiers et de discriminations contre le peuple bulgare. Cette campagne sera la première mobilisation politique au niveau régional avec un but politique visible (p. 468). Le successeur de Chrysanthos, Païssios, fait des concessions symboliques au parti bulgare et adopte une politique de réconciliation, correspondant au profil œcuménique du Patriarcat de Constantinople (il s'attachera plus tard au parti bulgare). Mais la rupture entre les deux communautés ne peut être évitée : les relations commerciales entre Grecs et Bulgares s'arrêtent progressivement, et les confréries se divisent en deux groupes distincts.
- 8 Lyberatos nous décrit ces parcours individuels et collectifs, en naviguant avec justesse et intelligence entre histoires familiales et évolutions sociales, et en prenant en compte tant l'action transformatrice des agents sociaux que les structures dynamiques de la société. Le grand mérite de ce livre innovant est de révéler que le parcours vers la cristallisation des identités nationales est un processus complexe, plein de contradictions et d'ambiguïtés, durant lequel « les événements et les conflits de la vie sociale et politique donnaient, graduellement et de manière accumulative, chair et os à l'idéologie nationale, en la transformant en expérience vécue » (p. 395).